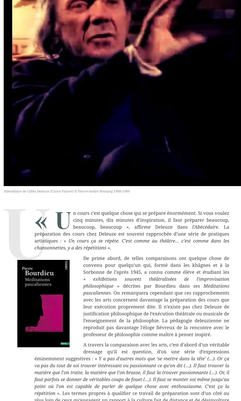
DIACRITIK
— LE MAGAZINE QUI MET L'ACCENT SUR LA CULTURE —

Bruno Meniane | 5 juin 2016 | Dossiers, Philosophie, Gilles Deleuze

Deleuze aujourd'hui : Deleuze pédagogue



Alternance de Gilles Deleuze (Cours Vincennes) © Pierre-Laurent Daveau 1986-1988

« Un nom c'est quelque chose qui se prépare énormément. Si vous voulez cinq minutes, dix minutes d'improvisation, il faut préparer beaucoup, beaucoup, beaucoup », offrent Deleuze dans l'Abécédaire. La préparation des cours chez Deleuze est souvent rapprochée d'une série de pratiques spirituelles : « *En cours ça se répète. C'est comme ma théorie, c'est comme dans les chansonnettes, y a des refrains* ».

Pierre Bourdieu
Méditations pascaliennes

Dans le prime abord, de telles confessions ont quelque chose de convenu pour quelqu'un qui, formé dans les khâgnes et la Sorbonne de l'après 1945, a connu comme élève et étudiant les « *exhibitions souvent théâtrales de l'improvisation philosophique* » décrites par Bourdieu dans ses Méditations pascaliennes. On remarquera cependant que ces rapprochements avec les arts concourent davantage la préparation des cours que leur extraction proprement dite. Il évoque pas chez Deleuze de justification philosophique de l'extraction théorique du cours dans l'enseignement de la philosophie. La pédagogie deleuzienne ne reprendrait pas davantage l'image de l'improvisation théâtrale que le professeur de philosophie comme maître à penser inspiré.

À travers la comparaison avec les arts, c'est d'abord le véritable *leitmotiv* qui ressort de question, d'où cette série d'expressions *énoncement* suggérées : « *Il n'est pas d'œuvre sans le mettre dans la chose* [...]. *Ce n'est pas du tout de vouloir dire quelque chose* [...]. *Il faut que ça se mette quelque part l'on trouve. Ça matérie que l'on trouve. Ça matérie que l'on trouve. Il faut parfois se donner de véritables coups de fouet* [...] *Il faut se mettre soi-même jusqu'au point où l'on est capable de parler de quelque chose avec enthousiasme.* » Ce qui se répète en cours. Le refrain propose à quelque chose d'intuitif qui ne plus lois de cous qu'engagent un rapport à la culture fait de distance et de désœuvrées propre aux « détenteurs de naissance ». Mais la présentation de ce travail achevé n'est pas pour autant identique à la valorisation d'une quelconque « *d'une* thésaurisation laborieuse des connaissances que l'enquête sociologique décrite dans le discours des autodidactes et des membres de la petite bourgeoisie. Trouver sa matière passionnante, intéressante, être « habité » par elle, « se monter » au point de parler avec enthousiasme : comment mieux dire que la croyance ton ce qu'on enseigner on va pas de soi, et que, comme le laissent entendre les comparaisons avec la musique et le théâtre, elle suppose, davantage qu'une besogne, une véritable ascine après à dresser et à transfigurer un individu ?

Les arts constituent sans doute chez Deleuze un véritable paradigme de l'apprentissage. Ce n'est pas un hasard si c'est dans un livre consacré à un écrivain (Proust et les signes) que le philosophe y a justement exposé son idée de l'apprentissage : « *On ne sait jamais comment quelqu'un apprend ; mais, de quelque manière qu'il apprenne, c'est toujours par l'intermédiaire de signes, en perdant son temps, et non par l'assimilation de connaissances objectifs. Qui sait comment un écolier devient tout d'un coup bon en latin ; quels signes lui beuin amoureux ou même inavouables lui ont servi d'apprentissage ? Nous n'apprenons jamais dans les dictionnaires que nos maîtres ou nos parents nous prêtent* ». Des interprétations sûrescieuses de l'amour aux modes d'incitation textuel et pratiques de l'art ou « *ce n'apprend jamais en faisant comme quelqu'un, mais en faisant avec quelqu'un, soi n'a pas de rapport de ressemblance avec ce qu'on apprend* », en passant par les cercles mondains, la rétencer déterminante du devenir artiste de Proust porte en lui un hommage à la part implicite de tout apprentissage.

Cette pédagogie du silence qui convertit en signe de glaire les enigmates de l'apprenti (démons, piétinements, lubies, découragements et décepticiel), engage également une critique des valeurs proprement scolastiques de la discussion et de l'explicitation, de l'effort et de la bonne volonté. De fait, l'institution scolaire avec ses rituels d'intégration, ses maîtres, ses exercices, mais aussi sa sociabilité étudiante, est bien la grande absente de ce livre sur l'apprentissage dominé par le couple de l'art et de l'amour. Cette absence, ou mieux, cette présence toute négative tire s'apprend pas avec les dictionnaires de ses maîtres, il faut se méfier de l'amitié, fait la discussion, etc.) peut surprendre chez quelqu'un qui fut reconnu par l'institution scolaire maisse qu'il n'y reconnaît, et qui dans quelques rares propos autobiographiques donne parfois le sentiment de devoir son salut à une révoulte purement scolaire, notamment lorsqu'il évoque les perspectives d'un univers familial (« famille bourgeoise », « incolte », père antisémite, mère catholique) avec lesquelles il a eu le plus vraisemment besoin de marquer la distance.

Mais chez ce grand bourgeois parisien, le choix de l'artiste Proust pour décrire le mouvement de l'apprentissage, est peut-être une manière (bien inconsistante) de donner la part à l'implicite dans un propre rhétorique scolaire et de son zèle intellectuel. Comme Aux proches moulins où Proust se perd « son temps, cherchant inconsciemment de dire, le plus vite possible, le plus intéressant possible » (Proust et les signes), Deleuze y tient « dans le temps » pourvoyeur, à l'extérieur de l'Ecole, sa socialisation à l'univers de l'après-guerre : « rencontres » organisées par la médiatrice Marie-Magdeleine Darcy du temps de l'occupation allemande (où l'on chuchote autour de Deleuze « Cela va être un nouveau Sartre »), aux réunions chez Marcel Moré, dans son appartement du quai de la Méguisserie, où Georges Bataille et Jean-Paul Sartre débattent sur « Mal et pulsion ».

À voir Deleuze retrouver et ressusciter dans *Proust et les signes* un apprentissage silencieux et vécucur, opposé aux valeurs scolastiques, on ne peut s'empêcher de reconsidérer certaines anecdotes concernant son propre parcours scolaire, mesdemes qui témoignent de ses rapports problématiques avec les représentants de l'institution philosophique dans deux ordre-grands pas son hubris de prétendant. Concernant le témoignage que Jean-Pierre Faye, camarade et ami de Deleuze en classe préparatoire à Louis le Grand, a rapporté à François Dosse : « *Deleuze assiste au Jury Hiers*[1] *à quelques cours de Jean Beaufret qui est alors l'introducteur en France de Sartre et Heidegger Fasciné par son maître, Jean Beaufret affirme à sa suite que le mot craimant la compréhiée qu'en parlent et en pensant en allemand. La semaine suivante, Deleuze vient le contredire et lui oppose une solution sarcastique en disant avoir trouvé un effet Jarry le poète français qui non seulement a compris mais annoncé Heidegger* » (François Dosse, *Gilles Deleuze et Félix Guattari*, Le Découverte, 2009, p.121)

Devant cette scène de défi symbolique, il faudrait commencer par poser des questions en apparence triviales : où était physiquement ainsi Deleuze dans l'espace de la classe en venant proposer cette « solution » ? Au premier rang, au fond, assis, debout ? Etait-il seul ou « en groupe », c'est-à-dire accompagné de ses amis, de ses rivaux, de ses élèves convaincus ? ? Qu'est-ce qui dans la suggestion du jeune Deleuze a pu susciter le scandale pour Jean Beaufret, scandale qui se semble pas pouvoir se résoudre à la situation d'extra-territorialité de Deleuze dans ce cours où il n'est pas officiellement inscrit? Jarry poète, avec sa littérature comique très-scolaire, ne peut-il rien signifier de sérieux ? Ne peut-il habiter l'ontologie heidegérienne du Dasein? Surtout, le rapprochement Jarry-Heidegger ne tiètre-t-il pas tout un inconscient scolaire ? Qu'un usage par trop quasi de la plus ancienne version connue d'Ubu roi de Jarry, *Les Polonais*, met en scène, pour le tourner en dérision, un professeur du lycée de Rennes (M. Hebert, professeur de physique), source comique d'une littérature scolaire abondamme sembble-t-il. Qu'un usage encore au rifle de « présurence » que Deleuze confère à Alfred Jarry par rapport à Heidegger : comment Beaufret, ami, correspondant, introducteur, et surtout commentateur « mandaté » du philosophe allemand en France, pouvait-il recevoir cette proposition sans sentir, dans toute sa violence, une contestation implicite de son propre statut et d'une situation de quasi monopole d'accès à la lettre heidegérienne, à une époque où les textes du philosophe allemand étaient pratiquement inaccessibles faute de traduction ?

Alfred Jarry
LUNAGE DE NOÉ
ÉDITIONS JOSÉ CORTI

Il y a quelque chose de piteuche dans le geste de Deleuze, mais sous la légèreté apparente, il faut voir la force de mise à nu scandaleuse d'un vol prémédité. Précisément parce qu'il apparaît trop visiblement comme un « trou » d'évasion destiné à contourner la voie d'accès royal du langage allemand dans cet enseigné à la lecture du texte sacré, il témoigne sans doute d'un empressement suspect à parvenir. Mais du même coup il trahit brutalement le secret des grands initiés en rendant visible les modalités d'acquisition réelle de l'histoire de la philosophie : sait la série des cruys, des vous, des coups de forces et des artifices plus ou moins audacieux et pétilleux, plus ou moins avouables et explicitement transmissibles, mis en œuvre pour réaliser la tâche de connaître une histoire textile de la philosophie dont Canguilhem a pu dire « qu'on la sait ou qu'on ne la sait pas ».

Le geste de Deleuze trahit d'autant plus qu'il est sérieux, autrement dit qu'il est le fait d'un vrai croyant cherchant réellement une « solution » pratique à l'appropriation de la philosophie heidegérienne. Bref, loin de constituer une entreprise de protestation naïve, la revendication d'un mode d'accès désinvolte à la lettre philosophique, opposé à un accès « droit » et « conforme », pourrait bien exprimer des prétentions d'autant plus irrédentistes qu'élevées, fercées peut-être, pour se faire admettre, d'emprunter une forme quasi parodique. On dirait de ces prétentions qu'elles louchent, c'est-à-dire qu'elles regardent simultanément vers la continuation ou la reproduction du jeu qu'elles dépassent et vers l'imposition d'une autre norme pour le jeu, au point de « fausser » l'image même de ce vue qui portent les prétentions légitimes.

D'ailleurs, Deleuze n'aurait-il pas réalisé dans *Logique du sens* l'analyse de ces prétentions louches à l'occasion d'une relecture de Platon, entre une interprétation de la cupe et du simulacre, c'est-à-dire sur l'opposition entre des prétendants « *bien fondés, garants par la ressemblance* », une ressemblance intérieure et intériorisée (les copies et ceux qui prétendent) « *par en dessous, à la faveur d'une agression, d'une insinuation, d'une subversion* » (les simulacres) ? L'interprétation de cet opposition hiérarchique ne semble pas du tout bouleversé par la distinction prétendants à l'essence entre les copies, prétendants « poussoirs en second », et les simulacres qui ne prétendent que le « *massive puissance du faux prétendant* », aurait bien des affinités avec une analyse de la participation et de la condoute scolastique, ou des manières d'être qu'elle suscite.

A la limite, dans le cas de celui qui, comme Deleuze en 1969 avec *Logique du sens*, consomme une rupture (déjà largement entamée) avec ses maîtres académiques, et affirme ses pas plus une prétention de producteur venant doubler un statut de reproducteur conquis sur la base d'une série de livres d'histoire de la philosophie, ne pourrait-on comprendre comme une forme de quasi auto-analyse de son propre parcours scolaire ce triomphe des simulacres qui abolit symbolquement le statut malheureux de copiste, dont la limite, en situation scolaire, est le fait de la restitution « déformée » du discours professoral, à force bien souvent d'une recherche d'apaisement aux attentes supposées du maître ?

Au centre expérimental de Vincennes, que Deleuze intègre au début de l'année universitaire 1970-1971, haut lieu de la nouvelle vie étudiante « subversive » et « antirépressive » de l'après Mai 1968, la « révolte des simulacres » aura peut-être rencontré dans les dispositions d'un public progressiste dépourvu d'anciens rêves de classes préparatoires et essentiellement composé d'étudiants inscrits dans d'autres départements, les conditions d'un renversement quasi-parodique. A Vincennes, le professeur de philosophie « *parle devant un public qui comparer à des degrés divers des mathématiques, des musiques, de formation classique ou de psy' music, des psychologues, des historiens* [...]. *Un tel enseignement n'est nullement de culture générale, il est pragmatique et expérimental, toujours hors de lui-même, précisément parce que les étudiants viennent à intervenir en fonction de leurs besoins ou d'apports qui sont les leurs* » (Deleuze, « La peyi la philosophie [...] », in Vincennes ou le désir d'apprendre, Editions Galilée Mercure, 1979, p.120-121). D'où aussi ce rapport à la culture ouvertement valoriel dans son enseignement vincennois : « *Pas toujours penser qu'un cours qui implique une collaboration entre ceux qui écoutent et celui qui parle - et que cette collaboration ça ne passait pas forcément par la discussion, même qu'essayer très rarement par la discussion. Les types à qui sert quelque chose qu'ils écoutent, [...] ça leur sert six mois après, et à leur manière, dans un tout autre domaine. Et, le transformer et tout ça aussi, c'est des merveilles* » (Deleuze, cours du 2 novembre 1982, partie 1, en ligne sur « **La tour vue de Gilles Deleuze** », Université Paris 8).

Prendre, transformer, déplacer dans un « tout autre contexte » : encore et toujours cette part silencieuse de l'apprentissage opposé aux valeurs scolastiques de la discussion et à la transmission explicite de règles ou de méthodes formalisées, s'y ajoutant le traitement « artiste » de la matière professorale (détournements, transformations, déplacements dans d'autres contextes pratiques) opposé à la restitution par la copie. Cependant, les rapports de l'hétérotopie Deleuze à cette « institution d'avant-garde », n'eut rien de simple ni de simplement heureux.

En 1973, deux ans à peine après son arrivée au centre expérimental, Deleuze exprime déjà une certaine lassitude devant une dimension bien connue du folklore vincennois : « *[...] j'ai été nouveau, injurié, interrompu, par des militants, des faux-frères, des vrais-faux, des imbéciles, des types très intelligents, il y avait une certaine rigueur régnant à Vincennes. Ca a duré deux ans, ça suffit, il faut bien changer* » (*Pourparlers*, Minuit, 1990, page 20). Mais dès années plus tard, à Saint-Denis cette fois, dans un département qui opère une normalisation de son cursus en cherchant à s'identir le droit à délivrer des diplômes nationaux, quelque chose du « cirque » vincennois s'est bien conservé. En témoigne cette confession du professeur Deleuze à son audiotoire lors de la première séance de l'année 1982-1983 : « *Quand je réfléchis à mon destin des années années – là je fais une espèce de confession devant vous, vous me le pardonnez ? je me dis : qu'est-ce que je fais depuis dix ans ? Depuis dix ans je fais le clown ! je fais le clown et vous le savez bien, c'est pour ça que vous venez pour rigoler, non évidemment, si vous êtes très nombreux, je ne dis pas que vous êtes du spectacle* », à la fumisterie de cette entrée du cirque et la clowne-fumisterie dans les cours vincennois déterminées de la période hexagonale du « cirque » (Guattari dans de l'asile à l'usine, Minuit, 1979, p.9) s'ajoutent les clowneries (dérisoires Saint-Denis) et « pédagogie expérimentale » à la situation scolaire traditionnelle des cours d'amphithéâtre, soit à un numéro de virtuose solitaire. En outre, dans un département qui, en 1982-1983, est à son niveau le plus bas en nombre d'inscrits depuis la période 1970-1971, il n'est peut-être pas absurde de supposer que Deleuze ait le succès des ses propres cours les termes d'affilement comme une menace d'enfermement dans un statut de « dinosaure » vincennois, voué à assurer le rôle de « banque symbolique » au sein d'un département fortement dépendant de la demande externe des autres départements.

GILLES DELEUZE
Pourparlers
1972-1990
LES EDITIONS DE MINUIT

C'est avec cette situation que le programme deleuzien pour l'année 1982-1983 doit permettre de rompre : « *Pendant plus de dix ans j'ai fait des cours pour tout le monde, accordez moi cette année d'en faire un qui ne soit pas pour tout le monde ! Ce que je demande, c'est la formation d'un petit groupe qui accepte à la fois les conditions que je vais en traiter du programme, revenir, renouveler et perfectionner, perfectionner avec moi ce qu'on a fait* ». Ce programme de transformation du numéro de clown en un atelier de travail, où l'audiotoire est invité à venir reprendre et à corriger le matériel, serait à classer parmi les indices de ce renouvellement que le Deleuze du début des années 1980 recherchait en investissant la peinture et le cinéma, après le décentrée 1970 marqué par les folies de la période vincennoise et du travail philosophique et politique avec Guattari.

Formulé en termes de vie ou de mort (« *mon projet auquel je tiens comme à ma vie, ma vie spirituelle* »), un tel programme suppose la volonté de se réapprocher certains outils scolaires comme le tableau, en même temps qu'il touche, l'un après l'autre, à une série d'éléments propres à la situation d'enseignement et qu'il en traite la solidarité : le rythme et l'allure du cours, le nombre d'audiotoire, la possibilité pour l'enseignant de venir seul, de pouvoir se déplacer (pour accéder au tableau notamment) et donc de collaborer, jusqu'au problème de la compétence et de l'extrême rapidité entre participants. Tant et si bien qu'au cours de cette mise en question systématique, c'est à une croyance « partis-buissière » que le programme deleuzien achève de se heurter au moment même où il prétend se mettre en règle avec elle : « *J'ai donc besoin d'un groupe recentré. Alors vous me direz : les autres ? Moi je veux, c'est mon droit, je l'ai jamais demandé les autres années, sauf pour rire, je l'ai demandé mais je n'y croyais pas, cette année j'y crois, Fouchu, ça va de soi, j'exclue de faire ce qu'on appelle un séminaire Pierre ? parce que ça me paraît honteux, c'est le contraire de ce qu'on Paris 8 - ce n'est pas ce que je veux* ». Dans un département en voie de normalisation, dépend de force de Vincennes à Saint-Denis avec l'ensemble de l'université expérimentale, le terrain sur lequel se trouve Deleuze est risqué puisque son programme peut être entendu comme une tentative d'imposition à peine voilée d'un numerus clausus, autrement dit comme une forme d'intérêt à la croyance locale de vétérance « vincennoise ».

Mais la discussion avec les étudiants qui s'en suit, au cours de laquelle Deleuze réfère à la fois l'assurance statutaire de ceux qui sont prêts à organiser « l'auto-sélection » des participants, et où il refuse d'abandonner purement et simplement le leur seulement d'illégitimité et d'incompétence qui est volente pas bien comment ils pourraient travailler en « groupe restreint » avec le professeur (ceux qui sont dans ce cas seront l'auto-éliminatoire), illustre aussi cet attrange dans lequel Deleuze encrée, on est qui nécessite un peu de rétrécissement. Car le fait de conserver la croyance et de l'invoquer dans sa pureté tout en rendant possible l'interprétation de la croyance. De fait de rendre la croyance aux croyants et à la « lettre » discussion entre croyants tout en la mettant de côté. Car le fait de remettre la croyance en jeu pour en expliquer le valeur, tout en ne mettant sui-même toutefoment en jeu, donc de faire sentir le gris et le cold d'une stricte observance de la croyance. Or ces limites pas d'insuivre les paradoxes ne peut pas se mettre en place sans que le professeur Deleuze ne se fasse « clown » pour les gens qui ne sont pas intéressés par les cours, et d'interpréter cuisiquement. N'est-ce pas à travers le rôle qu'il prend de heurter une croyance auquel il doit une partie de son succès hétérique des années 1970 que se mesurent aussi les exigences de renouvellement de Gilles Deleuze?

Bruno Meniane est doctorant en philosophie à l'université Paris 8, rattaché au Laboratoire des Logiques Contemporaines de la Philosophie (LLCP).

Partager :

Partager 0 Tweet E-mail Imprimer

Soumettez DiacritiK
Contribuer

Recevez les alertes Mail
Saisissez votre adresse e-mail pour recevoir une notification à chaque nouvel article.
Adresse e-mail :
Enregistrer

Jean-François Santoro : « Je suis proche d'une disjonction de la parole » (Midilife crisis)
par Rodolphe Ferro
6 septembre 2024

Anna Funder | L'Irrévisible madame Orwell (entretien)
par Carine Dechenne
5 septembre 2024

Romilda Kamber : « Vous ne nous trouvez plus jamais dans le dos » (Midilife crisis)
par Cat Dossi
3 septembre 2024

Alert : Romulus, le cycle infernal (ou la mécanité de tuer Sisyphe)
par Laurent Dietrich
3 septembre 2024

Michal Cunningham : Sometimes It Snows in April (Un jour d'avril)
par Cat Dossi
4 septembre 2024

Rechercher... Rechercher

Trier par Pertinence

Mentions légales

Articles similaires

Anthony Poiraudeau : Territoires de Gilles Deleuze (Deleuze aujourd'hui)
par Bruno Meniane
Sous "Anthony Poiraudeau"

Manuel Cataldi : Deleuze deux faces
22 décembre 2011
Dans "Deleuze"

DELEUZE : LE COURS
14 avril 2016
Dans "Deleuze"